

# Révolution et contre-révolution en Turquie

Christian Rakovsky

Source : « Le Socialisme », n° 76, 15 mai 1909, p. 4-5. Notes MIA.

L'explosion de la contre-révolution turque, heureusement vaincue momentanément au moins, n'a pas été une grande surprise pour ceux qui suivaient de plus près les événements d'Orient. Déjà au lendemain de la Révolution turque nous exprimions, ici, dans ce journal, nos craintes d'un retour offensif de la réaction.

Nos appréhensions ayant été, hélas ! Trop justifiées par la suite, nous nous permettons de reproduire la conclusion de [notre article](#), vieux de neuf mois, et auquel les derniers événements redonnent un caractère d'actualité :

« C'est pourquoi, nous le répétons, le prolétariat devrait saluer avec enthousiasme la Révolution turque.

Mais, sommes-nous en présence d'une révolution ou d'un pronunciamiento militaire sans grandes conséquences ? L'avenir proche nous le dira. Pourtant, il nous semble que, dès son commencement, la Révolution turque montre une très dangereuse tendance de déviation.

Il est incontestable que le seul moyen d'apaiser la Turquie, agitée par tant de passions, c'est la liberté la plus large possible. Il n'y a qu'elle qui, satisfaisant les revendications justes des divers peuples de l'empire, peut les unir dans un esprit de solidarité commune. Malheureusement la puissance des jeunes turcs<sup>1</sup> est, sous ce rapport, complètement insuffisante. La constitution de 1876, dont ils ont demandé et obtenu le rétablissement, laisse beaucoup à désirer. Elle laisse le pouvoir du sultan autocrate presque intact.

D'un autre côté, les jeunes turcs, frappés sans doute de l'état de décomposition dans lequel se trouve l'empire, n'ont en vue qu'une chose : fortifier à outrance le pouvoir central. À la place du sultan autocrate il y aurait une oligarchie non moins autocrate. Or, il n'y a pas un pays qui se prête moins à un tel régime que la Turquie avec la diversité des langues, des mœurs et des conditions sociales et économiques que présentent ses diverses provinces. Et c'est ici précisément le grand écueil que les jeunes turcs ne veulent pas voir. Ils ne veulent pas comprendre cette vérité historique que c'est seulement dans la fédération de tous les peuples de l'empire que gît son salut et que l'ancien mot « autonomie ou anatomie » – c'est-à-dire fédération ou démembrement – reste aujourd'hui beaucoup plus vrai que jamais.

---

1 Jeunes Turcs ; nom donné en Europe aux membres d'« Union et Progrès », le parti de la bourgeoisie turque fondé en 1889 à Constantinople. Les Jeunes Turcs aspiraient à limiter le pouvoir absolu du Sultan et à transformer l'empire féodal en une monarchie constitutionnelle bourgeoise. En 1908-1909, une révolution éclate, à partir de la mutinerie d'unités de l'armée dirigées par des officiers Jeunes Turcs, forçant le Sultan Abdul Hamid II à rétablir la Constitution parlementaire de 1876 qui avait été abolie en 1878. Le nouveau Parlement inaugura ses sessions à la fin 1908.

En effet, actuellement, après tant de luttes sanglantes, les peuples de la Turquie subiront encore moins qu'il y a trente-deux ans la tyrannie d'un pouvoir central mi-absolutiste que nous promet la Constitution de 1876. Nous n'ignorons pas les difficultés dont est hérissée la voie de la révolution turque, mais les jeunes turcs aggravent eux-mêmes les difficultés en s'empressant de pactiser avec Abdul-Hamid. C'est le pacte avec le diable qui, nous le craignons, sera fatal au mouvement. Il n'y a qu'un moyen pour faire réussir la révolution turque, c'est de réunir autour d'un programme vraiment révolutionnaire et démocrate tous les éléments populaires de la Turquie sans distinction de race et de religion.

Mais le parti « jeune turc » sera-t-il en état d'accomplir cette union ?

En effet, quel est le caractère social du mouvement jeune turc ? Le peuple des campagnes et le prolétariat turcs sont encore sous l'influence du clergé. La bourgeoisie musulmane, parmi laquelle les jeunes turcs comptent quelques sympathies, est sans grande importance. Une longue évolution historique a transformé la bourgeoisie turque en caste des militaires et fonctionnaires, tandis que c'est la bourgeoisie chrétienne qui s'occupe de l'industrie et du négoce.

De cette manière, le seul milieu où les jeunes turcs sont populaires, c'est celui de l'armée et de la bureaucratie. Ces deux éléments peuvent garantir à une révolution un succès aussi prompt que passager. Mais une manœuvre habile du sultan, appelant au pouvoir le plus grand nombre possible des jeunes turcs, peut désorganiser et compromettre tout le mouvement.

Les jeunes turcs auraient pu trouver un appui solide dans la bourgeoisie et le prolétariat chrétiens de la Turquie, mais auront-ils la clairvoyance et le courage moral pour un tel acte ?

De même ils auraient pu entraîner les masses musulmanes par la promesse de réformes sérieuses. L'avenir nous montrera s'ils en sont capables. De leur attitude en tout cas dépendra que la révolution turque ne soit pas un replâtrage, mais un mouvement fertile en conséquences politique et sociale pour l'humanité entière. »<sup>2</sup>

L'expérience de neuf mois que firent les jeunes turcs prouva qu'ils n'étaient pas assez préparés pour la grande œuvre qu'ils entreprenaient.

Il est juste d'observer qu'ils se trouvaient en face d'une tâche immense et difficile en elle-même et que les conditions particulières que traverse la Turquie rendaient encore plus compliquées.

Il ne s'agit pas ici, comme dans d'autres révolutions bourgeoises, de lutter seulement contre le régime ancien qui aurait été déjà compromis aux yeux du peuple, mais de lutter contre les préjugés des masses turques nés d'une organisation particulière de la famille à la base de laquelle se trouve l'esclavage de la femme et l'organisation théocratique et militaire de l'Empire ottoman.

L'oligarchie turque militaire, cléricale et bureaucratique, puisant sa force même dans l'antagonisme entre musulmans et chrétiens, excitait continuellement les premiers contre les derniers, creusant et entretenant avec adresse les différences qui les séparent. Le port des armes, exclusivement réservé aux musulmans, était en même temps que le privilège qui fortifie, chez les musulmans, le sentiment de la race dominante, l'origine de ces massacres atroces de chrétiens qui, la semaine dernière encore, ensanglantèrent les villes de l'Asie mineure.

Le régime constitutionnel basé sur le respect de la personnalité humaine et, par conséquent, celle de la femme, ainsi que sur la tolérance, heurtait les préjugés de race dominante des musulmans.

---

2 « La révolution turque », *Le Socialisme* du 1er août 1908.

Il est vrai que pour les profondes masses musulmanes, cette supériorité se traduisait par la liberté qu'elles avaient de massacrer et piller impunément, de temps en temps, les chrétiens, et que, dans leur vie de tous les jours, elle n'apportait aucun avantage. Mais puisque nous devons nous placer au point de vue de la psychologie des masses turques, il est bien nécessaire de nous demander que leur apportait le nouveau régime à la place du semblant de privilèges dont elles jouissaient sous l'ancien ?

Quel intérêt puissant pouvaient-elles avoir à soutenir ce régime et à ne pas se laisser entraîner par les prédications fanatiques des *softas* et des *hodjahs* ?<sup>3</sup>

C'est ici précisément qu'apparaît toute l'importance d'un vaste programme de réformes sérieuses, économiques et sociales dont la réalisation aurait fait comprendre, aux yeux des masses musulmanes mêmes, la supériorité du régime nouveau par rapport à l'ancien régime.

Il y a trois séries de réformes que le développement économique et social de la Turquie avait mis en avant. Nous ne ferons que les mentionner, les cadres de notre article de nous permettant pas d'entrer dans les détails. Ces réformes sont : les réformes agraires, les réformes administratives et les réformes ouvrières, sans parler des réformes politiques proprement dites.

Quelle fut l'attitude des jeunes turcs en face de [ces] grands problèmes ?

Dire quelle était insuffisante serait un euphémisme : elle était lamentable. Pour eux, ces problèmes étaient comme s'ils n'existaient pas ou, s'ils firent quelque chose, ce fut pour aggraver la situation ancienne.

À la question agraire, ils ne touchèrent pas. Les réformes administratives finirent par un fiasco complet. Les deux conseillers européens, MM. Laurent et Crawford, venus en Turquie, le premier pour réformer les finances, le second les douanes, après un travail de quelques mois, vu l'inertie du Gouvernement jeune turc, se déclarèrent impuissants à faire quoi que ce soit, leurs propositions ayant été rejetées. Les jeunes turcs ne voulaient pas congédier les milliers de parasites qui vivent aux dépens de la population musulmane ou chrétienne, de peur d'augmenter le nombre des mécontents.

Mais pour que le lecteur puisse se faire une idée de l'étendue de ce parasitisme bureaucratique en Turquie, je donnerai ici quelques chiffres relevés par M. Laurent.

En Turquie, pour 210.000 soldats, il y a 46.000 officiers. Dans la marine, en particulier, il y a plus de 4.000 officiers pour 6.000 marins !

Il n'est pas étonnant que, dans ces conditions, le budget turc, sans prévoir la moindre somme pour une réforme utile, se solde avec des déficits énormes. Celui de l'année 1909-1910, malgré toutes les suppressions faites, est évalué à 3.540.000 livres turques<sup>4</sup>, c'est-à-dire 80 millions. Des dépenses totales, 28.815.000 livres turques (8 millions), c'est-à-dire un tiers, sont englouties par le ministère de la Guerre. Les ministères de l'Instruction publique, du Commerce, Agriculture, etc. figurent pour des chiffres dérisoires. Et par dessus le marché, le nouveau Gouvernement est venu avec un projet pour la réfection de la Marine turque exigeant 25 millions de livres, c'est-à-dire 575 millions de francs.

Ainsi donc la nouvelle Turquie apparaissait aux yeux des masses comme le Gouvernement cher, menaçant le pays de nouvelles taxes et de nouveaux impôt. Ce n'est pas cela sans doute qui pouvait le rendre populaire.

Particulièrement, en ce qui concerne la classe ouvrière, le Gouvernement se montra d'une ingratitude noire. Quoique ce soit uniquement grâce au concours des ouvriers, à celui de la corporation

---

3 *Softas* : étudiants des *madrassa*, les universités coraniques ottomanes. *Hodjahs* : enseignants coraniques.

4 Un chiffre manque dans l'original pour que le calcul soit exact.

des portefaix<sup>5</sup> notamment, qu'il a pu imposer à l'Autriche le paiement de l'indemnité de 60 millions de francs, il refusa de les indemniser même pour une partie de leurs salaires perdus. Quelque chose de plus : la première loi ouvrière du nouveau Gouvernement fut une loi dirigée contre la classe ouvrière, en enlevant à une immense catégorie d'ouvriers le droit de coalition. Voici comment *textuellement* le ministre du Commerce et des Travaux publics annonce cette nouvelle loi par une circulaire du mois d'octobre :

*« Il est établi en principe que les employés des départements officiels et ceux des administrations de la Dette publique et de la Régie qui en font partie ne peuvent pas faire de grève. Par analogie, les employés et les ouvriers chargés d'un service public, tels que : chemin de fer, ports, quais, tramways, eaux, éclairage à gaz et à l'électricité, assimilés aux employés du Gouvernement impérial ne peuvent pas non plus faire de grèves qui sont préjudiciables aux intérêts publics. »*

Ainsi les jeunes turcs veulent faire de la Turquie le paradis terrestre du capitalisme cosmopolite.

Une seconde difficulté avec laquelle avaient à lutter les jeunes turcs mais qu'ils ont été aussi incapables de résoudre, c'est celle des nationalités.

Au lieu de chercher dans l'élément démocrate-chrétien un appui contre le parti réactionnaire turc, ils l'éloignèrent systématiquement du pouvoir. Ils n'ont pas eu même le courage moral d'ordonner l'enrôlement des chrétiens dans l'armée, quoique ce soit une mesure qu'ils pouvaient introduire sans attendre une délibération spéciale du Parlement, cet enrôlement étant déjà prévu dans la Constitution de 1876.

La politique extérieure des jeunes turcs n'était pas plus réussie que leur politique intérieure. Elle était pénétrée d'un sentiment ultra-nationaliste, faisant aussi le jeu des chauvins des pays balkaniques – la Bulgarie par exemple – qui ne cherchaient qu'un prétexte pour susciter des difficultés au nouveau régime turc.

Je ne parle pas ici d'une série de mesures vexatoires dirigées contre la presse, les réunions, les associations qui provoquèrent chez les jeunes turcs eux-mêmes une scission en deux Comités : « Union et Progrès » et « Union libérale », qui fut si bien exploitée par le parti de la réaction.

Les jeunes turcs restent aujourd'hui encore une minorité qui espère s'imposer à la Turquie par la dictature [d']un nouveau régime. Mais pour une telle sorte d'entreprise le courage physique ne suffit pas ; il faut encore le courage moral que peuvent donner seulement les grands mouvements populaires. Tant que les jeunes turcs ne trouveront pas le moyen de s'attacher à eux les masses musulmanes et chrétiennes, leur tentative sera condamnée à un échec certain.

Dr. Christian RACOVSKY.

---

5 Porteurs de fardeaux, débardeurs, etc.